



<https://www.humanite.fr/tous-les-combats-de-madeleine-riffaud-549826>

## **Tous les combats de Madeleine Riffaud**

Vendredi, 22 Août, 2014

Résistante, militante anticolonialiste, puis journaliste dans nos colonnes, repoussant toujours plus loin les limites de l'investigation, Madeleine Riffaud fête ses 90 ans, ce 23 août. L'occasion de revenir sur un parcours exceptionnel.

Ce 23 août, Madeleine Riffaud – mais elle est, elle reste, pour des milliers de ses amis, Madeleine, tout simplement – a 90 ans. La connaissant, nous savons déjà que nous allons subir ses foudres, pour ne pas dire plus, de rappeler ce simple fait. « Je n'ai jamais fêté mes anniversaires, ce n'est pas maintenant que je vais commencer ! » Et pourtant, Madeleine doit l'accepter : son destin appartient un peu à la grande communauté de ses amis, de ses camarades. Et nous avons bien le droit, nous, de saisir chaque occasion pour lui dire combien nous l'aimons, nous l'admirons. Un jeune cinéaste franco-vietnamien, Philippe Rostan, avait réalisé, il y a quelques années, un film remarqué, les Trois Guerres de Madeleine Riffaud (Résistance, Algérie, Vietnam). Nous pourrions ajouter : ... et tout le reste, alors ? Elle a 18 ans lorsqu'elle établit le contact avec la Résistance à la faculté de médecine de Paris. Elle y adopte le nom de guerre de Rainer (clin d'œil internationaliste au grand poète allemand Rainer Maria Rilke). Et son courage amène ses camarades de lutte à lui confier des missions de plus en plus périlleuses. En 1944, alors que la Wehrmacht est partout en recul, la Résistance décide de franchir un cran dans la lutte armée dans la capitale, avant l'arrivée des troupes alliées. « Nous voulions que Paris se libère elle-même », rappelle-t-elle (Madeleine Riffaud toujours en Résistance, film de Jorge Amat). Elle est volontaire pour une mission périlleuse : abattre un officier allemand. Elle passe à l'acte sur le pont de Solferino. « Neuf balles dans mon chargeur / Pour venger tous mes frères / Ça fait mal de tuer / C'est la première fois / Sept balles dans mon

chargeur / C'était si simple / L'homme qui tirait l'autre nuit / C'était moi. » Arrêtée par un milicien, livrée à la Gestapo, torturée, condamnée à mort, elle échappe in extremis au peloton d'exécution grâce à un échange de prisonniers. Cela se passe le 19 août, au moment précis où commence l'ultime combat pour la libération de Paris. Madeleine, rejoint son groupe, Saint-Just (quel plus beau nom trouver ?), commandé par le capitaine Fénestrelle, dont elle prend le commandement d'un détachement et sera élevée au grade de lieutenant FFI. Le 23 août, ce groupe prend d'assaut et bloque un train blindé allemand au tunnel des Buttes-Chaumont. 23 août 1944 ? Le jour de ses 20 ans. Mais pour elle, pas de trêve : le 25, elle est, toujours à la tête de sa compagnie, à l'assaut du tout dernier bastion allemand, la caserne de la place de la République. C'est ce jour-là que de Gaulle prononce sa célèbre phrase : « Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré !... » Libéré par son peuple, oui. Mais à ce moment, Michel Tagrine, jeune héros FTP de 22 ans, compagnon d'armes de Madeleine, vient d'être fauché, l'un des derniers martyrs de la Libération. Ce soir-là, raconte Madeleine, alors que tout Paris riait, nous, ses compagnons d'armes, pleurons comme des gosses... Cette première expérience exceptionnelle, cette Résistance d'une très jeune femme, sera plus tard contée par elle sous le titre « On l'appelait Rainer ».

## **« Ta place est en France, pour y éclairer ton peuple, pour y participer aux luttes »**

C'est ensuite, après la Libération, une nouvelle vie, le tourbillon un peu fou de la victoire, d'un début de célébrité. « Je suis tombée dans la légalité comme on plonge les fesses dans un seau d'eau froide », dit-elle (film Jorge Amat). Elle rencontre les dirigeants du PCF, fait la connaissance d'Éluard, de Picasso (qui fera plus tard son portrait), d'Aragon, de Vercors, à qui elle voue depuis une grande admiration. Elle devient l'épouse de Pierre Daix, un autre héros de la Résistance, dont elle se séparera dès 1947. Madeleine dit : « À cette époque, je ne savais que manipuler les armes. » Trop de modestie ! Il n'y a pas que cela : elle écrit. Des poèmes. Et magnifiquement. Son premier ouvrage, le Poing fermé, est préfacé par Paul Éluard. Simultanément, elle choisit la carrière journalistique. Elle entre à Ce soir, alors l'un des grands quotidiens progressistes français, dirigé par Aragon. Elle y croise une grande, grande dame, qui sera d'une influence déterminante sur le cours de sa vie : Andrée Viollis, naguère auteure de SOS Indochine (1935). Andrée Viollis lui présente alors Hô Chi Minh, en visite officielle en France pour tenter d'éviter le déclenchement de la guerre d'Indochine – ce qu'il ne parviendra pas à faire. Madeleine a gardé un souvenir ému de cette première rencontre (il y en eut tant d'autres !). L'oncle Hô lui dit : « Ma fille, le journalisme est un métier. Apprends, apprend, puis ensuite viens me voir dans mon pays. » Ce qu'elle fit dix ans plus tard. Entre-temps, de Ce soir, elle est passée à la Vie ouvrière, où elle participe, par la plume, aux campagnes de la CGT (appel de Stockholm, luttes contre la guerre d'Indochine, notamment lors de l'affaire Henri Martin).

Elle trouve pourtant, toujours, le temps de poursuivre une carrière littéraire (le Courage d'aimer, recueil de poésies, les Baguettes de jade, récit romancé des rencontres faites avec la délégation vietnamienne, notamment du poète Nguyen Dinh Thi, lors du festival de Berlin, en 1951). La guerre « française » d'Indochine, justement, s'achève. Madeleine avait été de ceux qui, depuis le début, avaient soutenu l'indépendance du Vietnam, avaient prédit les impasses tragiques de la politique française. Diên Biên Phu leur donna raison. Madeleine est volontaire pour partir, toujours pour la

VO, couvrir les tout premiers temps de l'existence du nouvel État indépendant vietnamien, installé à Hanoi. Mais aussi, pourquoi le masquer, pour retrouver Nguyen Dinh Thi. Elle passera là, sans doute, les plus belles années de sa vie, au milieu de ce peuple qui alors commence la reconstruction, croyant éviter une seconde guerre, contre les États-Unis cette fois. Sa proximité avec Hô Chi Minh est une chose connue de tous. Pour beaucoup, Madeleine est un peu « la fille française de l'oncle ». Épisode heureux, épisode trop court. « Ta place est en France, pour y éclairer ton peuple, pour y participer aux luttes », lui dit alors Hô. Grandeurs et douleurs de l'engagement...

## **Elle échappe miraculeusement à un attentat de l'OAS mais est gravement blessée**

Nous sommes alors en 1956. Depuis deux ans, une nouvelle épreuve vient de commencer. L'aveuglement colonialiste, qui n'a aucune limite, amène les dirigeants français à engager le pays dans une nouvelle guerre, en Algérie. C'est pour l'Humanité, cette fois, que Madeleine va reprendre le combat. Elle intègre l'équipe prestigieuse de la rubrique internationale, dirigée par Pierre Courtade, où elle se fera des amitiés définitives, les si regrettés Yves Moreau, Robert Lambotte, Jean-Émile Vidal, François Lescure... Madeleine va partager tous les combats de ce journal. De Paris, elle écrit des pages émouvantes (qui a pu oublier son « Adieu aux martyrs de Charonne » ? ses polémiques, elle, l'ancienne résistante, avec l'ex-collabo Papon devenu préfet de police ?). Mais ce diable de femme n'aime que le terrain. Avec l'accord de son journal, elle part, clandestinement, en Algérie, avec les dangers encourus que l'on imagine, en cette période où les « ultras » de l'Algérie française haïssent les journalistes de métropole et tout ce qui ressemble à la gauche. Alors, une journaliste communiste... Elle échappe d'ailleurs miraculeusement à un attentat de l'OAS mais est gravement blessée. La guerre d'Algérie se terminant comme la précédente, en Indochine, par l'accès à l'indépendance du peuple colonisé, Madeleine est de retour à Paris. Pas pour longtemps. Le cycle infernal des guerres menées par l'Occident contre la liberté des peuples ne cessant pas, c'est de nouveau sur le Vietnam que l'actualité braque ses projecteurs. Là, les États-Unis, prenant le relais de la France coloniale – c'est l'époque où le monde ne voit que le beau sourire de Kennedy, oubliant un peu vite l'impérialisme américain –, ont décidé d'ériger une barrière « contre le communisme », en fait d'interdire au peuple vietnamien de s'unir et de choisir son destin. Madeleine, qui a évidemment gardé le Vietnam au cœur, y repart, toujours pour l'Humanité. Ce journal aura alors sur place un tandem d'exception : Charles Fourniau, historien devenu un temps journaliste, pour les analyses de fond, les éclairages indispensables ; Madeleine Riffaud, pour le vécu, la sensibilité. Madeleine l'intrépide est sur le terrain, parmi ses sœurs et ses frères vietnamiens, au sud, Dans les maquis viêt-cong (titre d'un ouvrage paru en 1965 reprenant ses reportages) ou Au Nord-Vietnam : écrit sous les bombes (autre ouvrage, 1967). Ses reportages d'ailleurs dépassent largement le lectorat habituel de l'Huma. Ses textes sont traduits dans plusieurs langues, les micros se tendent vers elle à chaque nouvelle étape de la lutte du peuple vietnamien. Enfin, Madeleine ne sait pas seulement écrire : elle parle. Tous ceux (une génération entière !) qui sont venus l'écouter à la Mutualité raconter, toujours avec des détails choisis, significatifs, teintés souvent d'humour, le quotidien de la résistance du Vietnam, n'ont pu oublier la sensation de cette femme, apparemment frêle, à l'héroïsme (elle n'aime pas, mais pas du tout, le mot) tranquille, parlant simplement des dangers encourus.



C'est dans son appartement parisien, un cigarillo à la main, que Madeleine Riffaud, aujourd'hui âgée de 94 ans, confie ses souvenirs. Dans la pièce, les stores baissés pour préserver ses yeux, un oiseau pépie et des ventilateurs tournent à plein régime en cette fin d'après-midi d'été. Sur sa table basse, des verres en plastique offerts par l'école primaire de Ravenel (Oise), devenue cette année le premier établissement scolaire de France à porter son nom.

## " Je voulais m'engager dans la lutte armée "

Madeleine Riffaud a 17 ans quand elle s'engage dans la Résistance, en 1942. Etudiante à Paris, férue de poésie, elle se surnomme "Rainer", en hommage au poète autrichien Rainer Maria Rilke. C'est durant l'hiver 1944 qu'elle bascule dans la lutte armée, après le massacre d'un groupe de résistants étrangers.

"Et moi, j'étais spécialiste du vol. J'aurais pu faire une belle carrière après la guerre"

"J'étais très émue et je me suis dit il y en a marre, je vais rentrer dans la lutte armée. Je l'ai dit à mon chef, et il m'a envoyé promener en me disant qu'ils étaient nombreux déjà et que j'étais une petite fille. Je lui ai dit que mon papa m'avait appris à tirer, j'étais un petit peu entêtée. Alors on m'a donné un rendez-vous pour entrer dans les FTP. (...) On m'a dit : tout de même, réfléchis bien car en ce moment, un groupe de FTP dure trois mois, ou peut être cinq mois grand maximum... Je me suis entendue répondre : je m'en fous."

Au printemps, "on a reçu l'ordre d'intensifier les actions à Paris et en banlieue", pour préparer la Libération. "On a fait sauter des camions allemands, on a fait évader des prisonniers, on a fait plein de choses... Et moi, j'étais spécialiste du vol. J'aurais pu faire une belle carrière après la guerre. J'allais par exemple voler les tickets d'alimentation dans les mairies. Un de nos boulots, c'était d'aller voir les jeunes qui partaient pour le STO et de leur dire : pas un homme pour Hitler, on va vous aider".

"En vue de l'insurrection il fallait de préférence faire des actions au grand jour, devant les Français, en plein midi, pour montrer qu'un jeune homme ou qu'une jeune femme pouvait faire sauter un camion, ou abattre un officier allemand et puis s'en aller à bicyclette". "La cadence des opérations s'est précipitée à partir du débarquement. Tout était coordonné."

"On avait des ordres, il fallait obéir, quels que soient nos sentiments personnels (...) On ne fait pas une action armée comme on joue à la poupée. Si ça n'a pas de sens politique, ça ne sert à rien".

"Mais on avait des difficultés : on avait eu des pertes très graves, et il fallait en faire plus, à une période où les Allemands se méfiaient. Dans les étudiants qui s'étaient enrôlés récemment, plusieurs m'ont dit : Rainer, j'avais un Allemand au bout de mon revolver... j'ai pas pu tirer, je n'ai pas été élevé comme ça. J'ai répondu : moi non plus..."

[70 ans après, la résistante Madeleine Riffaud raconte la libération de Paris](https://www.youtube.com/watch?v=LQg10XQ4mIk)

<https://www.youtube.com/watch?v=LQg10XQ4mIk>

## Un "beau dimanche" de juillet

"Le 23 juillet, c'est un dimanche, et je n'avais toujours pas fait démarrer mes gars. Ou ils sont morts, ou ils ne veulent pas y aller, ou ils n'arrivent pas à tirer dans le tas. (...). J'avais rendez vous tous les dimanches avec Manuel [un autre résistant] dans les jardins de Notre-Dame. Et je lui dis : Mauvaise nouvelle, [Charles] Martini [alias Picpus, autre compagnon d'armes] est mort. On est décimés. On ne va pas s'en sortir si je ne le fais pas (...) Alors tu me prêtes ton vélo et +Oscar+ [surnom donné au pistolet]. Il ne m'a rien dit, il m'a donné ce que je lui demandais et c'est tout.

Je suis montée sur mon vélo. J'ai longé la Seine. Il faisait beau, tous les Parisiens étaient dehors. C'était idéal. Et puis arrivée vers le pont de Solférino, vers la gare d'Orsay, je vois qu'il y a justement un gradé [allemand] qui est là, qui se balade sur ce pont. Je ne vois pas quelqu'un avec lui. Je me suis dit : mon vieux, c'est ta fête aujourd'hui. Alors je suis allée sur le pont avec mon vélo, et puis j'ai mis pied à terre. Et je vous assure que je n'avais aucune haine, aucune, j'avais plutôt du chagrin. Eluard a fait un très beau poème là dessus : +ils ont pris les armes de la douleur+. C'est bien ce que nous avons fait.

"Il est tombé immédiatement et il est mort sur le coup"

Ça s'est passé très vite, j'ai vu un petit gars qui passait à proximité et je me suis entendue lui dire : va plus loin, petit garçon. Et puis j'ai attendu que cet Allemand veuille bien se retourner, parce que j'avais dans l'esprit que Martini s'était fait tirer dans le dos, et je ne voulais pas faire pareil et abattre, moi, un homme dans le dos, je voulais qu'il me regarde, qu'il ait le temps de sortir son arme et qu'on fasse ça à la loyale, même si ça durait une seconde. Il a fini par se retourner, parce qu'il a senti une présence. Là, je lui ai donné deux balles dans la tempe, et voilà. Il est tombé immédiatement et il est mort sur le coup, il n'a pas souffert du tout, je savais quand même comment tirer..."

## Au siège parisien de la Gestapo, "La maison de la mort"

"J'allais m'en aller bien tranquillement. Un agent de police au coin du pont m'a fait le salut militaire et m'a montré que la voie était libre (...). Je suis passée par les petites rues, mais j'ai entendu une voiture à essence derrière moi. L'essence, c'était seulement pour les Allemands ou pour les miliciens français... Je me dis ça y est, c'est foutu. (...) Je suis envoyée avec une force terrible sur le pavé. La voiture passe sur ma roue arrière, et je me retrouve dans le décor. J'avais un sac en bandoulière pour transporter Oscar, le revolver, et je le vois à 50 cm de moi. Je l'attrape dans le but de me finir moi-même."

Le conducteur du véhicule, un chef de la milice de Versailles, "m'a attrapée et j'ai eu de la chance ce jour là parce qu'il aurait pu m'abattre tout de suite, mais il aurait pu aussi m'amener chez ses chefs nationaux. Et chez les miliciens, ils violaient systématiquement les femmes, quel que soit leur âge... Alors que la Gestapo, non, pour "protéger la race".

Il y avait des affiches dans tout Paris pendant l'insurrection disant que si on livrait un membre de la lutte armée aux Allemands, on avait une prime. Une bonne somme, ça ne se refuse pas. Alors, il m'a

emmenée directement à la rue des Saussaies, [siège parisien de la Gestapo], la maison de la mort. Et j'ai vu qu'on lui a fait son chèque.

Les officiers qui étaient là c'étaient pas des spécialistes en torture, parce qu'on était dimanche après-midi et qu'ils étaient partis se balader, heureusement pour moi. J'ai eu affaire à des officiers SS brutaux, qui m'ont assommée et frappée, mais n'avaient pas le raffinement des autres. Je leur disais : allez-y, tuez-moi, ça ira plus vite. Je ne dirai rien, je ne sais rien et de toute façon je trouverais normal que je sois fusillée le lendemain matin, c'est les lois de la guerre...

J'ai été envoyée à la police française (...). Une femme les armes à la main, c'était pas mal de la confier à eux. Et ceux-là, c'étaient des spécialistes [en interrogatoire et torture] mais ils ne m'ont gardée que trois jours, parce que je leur ai fait des ennuis, je les ai énervés, agacés. Ils ont torturé une jeune femme enceinte. Et j'ai vu Fernand David [un officier des Brigades spéciales] -qui a été fusillé après la Libération-, il lui a donné des coups de pieds, avec ses bottes ferrées, dans le ventre, en lui disant : c'est un petit juif que tu as dans le ventre, dis moi le nom de son père. (...)

"Tant pis pour toi, tu vas avoir les yeux crevés, tu vas être coupée en morceaux"

On avait des salles communes et ils ont amenée cette femme qui était inanimée. C'était dans mon domaine [Madeleine Riffaud faisait des études de sage-femme] et c'est moi qui ai eu le privilège de faire venir ce petit enfant au monde. Je l'ai pris dans mes bras. C'était un garçon. Il était couvert de bleus. Les coups que sa mère avait reçus sur son ventre. Ils l'avaient tué. Il a poussé un petit cri et il est mort. J'ai dit à l'agent donnez-moi votre canif et j'ai coupé le cordon. Et puis je lui ai dit : maintenant la mère est en hémorragie, il faut absolument réveiller ton chef, parce qu'elle va mourir. Il faut l'envoyer tout de suite à l'Hôtel Dieu. L'agent répond : il est saoul à cette heure-là, tu veux me faire avoir un mauvais point? J'avais une colère blanche, alors j'ai bousculé l'agent, je frappe à la porte de David. (...) Il était en train de cuver son vin, il avait encore son nerf de boeuf à la main. Et je m'en vais lui dire : Monsieur, vous avez tué un enfant, vous allez tuer aussi sa mère? Vous croyez que ça va se passer comme ça? Cette femme, les gens s'en rappelleront et ce sera répété. Il m'a donné quelques coups pour garder la face, mais j'ai vu passer une civière pour emporter la femme...

Le lendemain matin au petit jour, il me dit : tu nous as déjà assez embêtés, toi. Les Allemands nous font l'honneur de te donner à nous, on est Français comme toi et au bout de trois jours, tu fais un scandale à cause d'une femme juive ! Je ne te veux plus, j'ai appelé la Gestapo, dans une demie-heure ils viennent te chercher... (...) Tant pis pour toi, tu vas avoir les yeux crevés, tu vas être coupée en morceaux et là ils vont bien te faire parler. De toute façon tu vas être fusillée. Mais c'est lui qui a fini fusillé avant moi..."

La détention et les interrogatoires se poursuivent, notamment rue des Saussaies et à Fresnes, sans que Rainer ne craque. Elle manque de peu d'être fusillée le 5 août, puis, alors qu'elle doit être déportée le 15 août, elle s'échappe, est de nouveau capturée, puis libérée le 19 août, dans le cadre d'un échange de prisonniers.

## **"Paris était survoltée"**

Rainer reprend presque aussitôt les armes alors que Paris est en plein soulèvement populaire. Elle intègre la compagnie Saint-Just, à la tête d'une petite unité dans le XIXe arrondissement.

"On était considérés comme des vieux combattants parce qu'on avait fait de la lutte armée (...). Alors on pouvait encadrer la compagnie, qui avait recruté. Les gens arrivaient avant qu'on leur ait donné le mot d'ordre. Paris était survoltée. Les gens voyaient des combattants qu'ils ne connaissaient pas dans leur rue, avec ou sans barricades, et disaient : je n'ai rien fait de toute la guerre, là non d'un chien, je vais en être. Alors ils descendaient et apprenaient à manier le fusil, très vite. Et puis on avait affaire aux mêmes, qui étaient toujours dans nos jambes, et les femmes nous apportaient des brocs de café d'orge le matin. Elles faisaient des tas de choses, jouaient les agents de liaison à bicyclette. (...) Il y avait un soulèvement de tout Paris, un soulèvement joyeux. Ça m'a beaucoup frappé. Les gens s'aimaient et s'embrassaient comme ça, sans se connaître, pour rien. Et ça c'était chouette, surtout pour nous, de pouvoir se battre au soleil, au grand jour, pas de manière clandestine".

On ordonne à Rainer de bloquer un train rempli de soldats allemands, sur la Petite ceinture.

"J'ai répondu : j'ai quatre hommes en me comptant. On me répond: je m'en fous. Je comprends, c'est l'armée... Alors j'ai dit à mes petits gars : descendez à la cave, il y a des caisses d'explosifs de toutes sortes. Vous les prenez, on monte en vitesse et on se tire tous les quatre. Et je vois une petite caisse plus légère que les autres, je la monte... On arrive, et le train était déjà sorti, la locomotive était dehors, avec un wagon. Il y avait des Allemands sur le marchepied qui arrosaient le pont [tiraient]. On leur balance toutes nos caisses sur le pont et devant, ça explose, ça fait un bruit incroyable. Les hommes ont la trouille, ils ne s'attendaient pas à ça, et puis on tire de toutes nos armes pour faire peur aux Allemands là haut, et on jette [la petite caisse] : c'était des fusées de feux d'artifice pour un 14 juillet hypothétique. Ça a contribué à l'affolement de ces pauvres Allemands. Ils se sont retirés dans un tunnel. La locomotive était restée dehors. Les copains sont arrivés, il y avait les pompiers, le maire de l'arrondissement, ça tournait à la partie de campagne, c'était plutôt gai. Le temps passe, et le commandant Darcourt se ramène et crie : dans tout ce monde, il n'y a pas un cheminot pour retirer la locomotive? Dans un HLM à côté, il y avait un jeune retraité dont le métier est conducteur de locomotive. On m'envoie lui expliquer la chose. Le brave homme était en train de faire la vaisselle avec sa femme. Il dit à sa femme : je m'en vais mais dans 20 minutes je serai là. Il descend avec nous, et je lui explique qu'il va faire une cible idéale... Il me dit ne vous inquiétez pas, il est passé en dessous, il a décroché le wagon, a mis en route la locomotive, l'a arrêtée 500 mètres plus loin et a coupé les gaz, et il est rentré chez lui ! Devant l'absence de locomotive, et le temps passant, les Allemands sont sortis du tunnel, ils étaient 80 !"

"Tout d'un coup, j'ai fait une connerie, j'ai dit à Max on est le combien? Il me dit on est le 23 août. Et j'ai dit : flûte alors, j'ai 20 ans aujourd'hui... On a fait la fête ce soir là", avec des victuailles emportées par les Allemands dans leur train.

## **"Il y a pas mal de résistants qui se sont suicidés après la guerre".**

Après la Libération, Rainer veut intégrer l'armée régulière, comme ses camarades de combat, qui périront presque tous. "J'ai voulu y aller, mais j'ai été virée parce que j'étais une femme, et, circonstance aggravante, je n'avais pas 21 ans, l'âge légal" Commence alors une période difficile, marquée par la dépression. Jusqu'à la rencontre de poètes et d'artistes, Paul Eluard, André Vercors,





[https://www.francetvinfo.fr/societe/seconde-guerre-mondiale/la-resistante-madeleine-riffaud-journaliste-et-poetesse-est-morte-a-l-age-de-100-ans\\_6881606.html](https://www.francetvinfo.fr/societe/seconde-guerre-mondiale/la-resistante-madeleine-riffaud-journaliste-et-poetesse-est-morte-a-l-age-de-100-ans_6881606.html)

## **La résistante Madeleine Riffaud, journaliste et poétesse, est morte à l'âge de 100 ans**

Cette sage-femme de profession était entrée dans la Résistance en 1942 au sein des Francs-tireurs et partisans (FTP).

(CHRISTOPHE ARCHAMBAULT / AFP)

La résistante Madeleine Riffaud est morte, mercredi 6 novembre, à l'âge de 100 ans, a annoncé son éditeur Dupuis, confirmant une information du quotidien *L'Humanité(Nouvelle fenêtre)*, pour lequel elle fut correspondante de guerre. *"Une héroïne s'en est allée. Son legs : tout un siècle de combats"*, a salué le journal, dans lequel elle a couvert les guerres d'Algérie et du Vietnam.

Le 23 août, jour de ses 100 ans, Madeleine Riffaud avait publié le troisième et dernier tome de *Madeleine, résistante* (éditions Dupuis), ses mémoires de guerre en bande dessinée, avec Dominique Bertail au dessin et Jean-David Morvan au scénario.

Ce dernier lui a rendu hommage [sur Facebook\(Nouvelle fenêtre\)](#) en publiant une photo d'elle, âgée, posant sur un canapé. *"Elle était de plus en plus endormie ces derniers temps, c'était difficile. Elle a eu une vie de bataille et de souffrance, mais ce matin, elle a simplement arrêté de respirer"*, a déclaré le scénariste à *Libération(Nouvelle fenêtre)*.

## **"Rainer" durant la Seconde Guerre mondiale**

Née en 1924 dans la Somme, cette fille unique d'instituteurs rejoint la résistance à 16 ans. Elève sage-femme à Paris, elle devient agent de liaison avec ses compagnons communistes des Francs-tireurs et partisans (FTP) de la faculté de médecine. Elle devient "Rainer", en hommage au poète allemand Rainer Maria Rilke, pour signifier qu'elle *"n'est pas en guerre contre le peuple allemand, mais contre les nazis"*.

Le massacre d'Oradour-sur-Glane, un village de sa jeunesse décimé en juin 1944, provoque son passage aux armes. Le 23 juillet, elle assassine de deux balles dans la tête un gradé nazi sur le pont de Solférino, à Paris. *"Je regrette, d'ailleurs, d'avoir tué cet homme. Tu es là. Tu regardais la Seine. Est-ce qu'on peut être méchant, quand on regarde la Seine ? C'était peut-être un type bien. Mais ça... Bon, c'est la guerre"*, disait-elle.

## **Correspondante de guerre au Vietnam**

Après la Libération, elle veut intégrer l'armée, mais n'a pas 21 ans. Son engagement s'arrête là. Sans nouvelle de ses amis déportés, hantée par le souvenir des geôles, elle plonge dans la dépression comme elle le raconte dans *On l'appelait Rainer*. Touché par sa détresse, Paul Eluard la prend sous son aile, préface son recueil de poèmes *Le Poing fermé*, en 1945. Il l'emmène chez Picasso qui la peint – petit visage déterminé encadré par une chevelure brune et épaisse –, lui présente l'écrivain Vercors.



quatre-vingt soldats de la [Wehrmacht](#) et récupère pour les résistants des fusils et munitions destinés aux Allemands<sup>4</sup>. Nous sommes le 23 août 1944, Madeleine Riffaud fête alors ses 20 ans<sup>4</sup>.

Son engagement s'arrête à la fin des combats pour la [Libération de Paris](#), l'armée régulière ne l'acceptant pas en tant que femme d'une part, mineure d'autre part<sup>4</sup>. Ses camarades de la compagnie Saint-Just poursuivent la lutte contre les nazis au sein de la brigade Fabien jusqu'à la victoire totale sur le régime hitlérien. Devenue [majeure](#) en 1945, elle épouse cette année-là [Pierre Daix](#)<sup>5</sup>, chef de cabinet du ministre [Charles Tillon](#). Leur mariage durera jusqu'en 1953.

[Poétesse](#), [écrivaine](#), [journaliste](#), [correspondante de guerre](#), elle travaille après 1945 pour le quotidien [Ce soir](#) dirigé par [Louis Aragon](#), puis pour [La Vie Ouvrière](#). Grand reporter pour le journal [L'Humanité](#), elle couvre la [guerre d'Algérie](#), au cours de laquelle elle est victime d'un attentat organisé par l'[OAS](#). Aussitôt guérie, elle couvre la [guerre du Viêt Nam](#) pendant sept ans, dans le maquis du [Vietcong](#) sous les bombardements [américains](#). À son retour, elle se fait embaucher comme [aide-soignante](#) dans un hôpital parisien, expérience dont elle tire le best-seller *Les Linges de la nuit*.

Elle ne fera publiquement part de son engagement dans la Résistance qu'à partir de [1994](#), pour les 50 ans de la Libération. Devant son refus jusque-là, Raymond Aubrac le lui demande et elle accepte, pour ne pas faire tomber dans l'oubli ses "copains" décédés dans les luttes qui furent les leurs.

## Essais

- *Le Poing fermé* (1945) Avec un frontispice de [Picasso](#) et une préface de [Paul Éluard](#).
- *On s'est battu contre la mort* (1945), éditions France d'Abord, coll. « Jeunesse Héroïque »<sup>o</sup> [2](#), dessins de Guédel
- *Le Courage d'aimer* (1949)
- *Les Carnets de Charles Debarge*, documents recueillis et commentés par Madeleine Riffaud (1951), [Éditions sociales](#) (préface de [Charles Tillon](#))
- *Les Baguettes de jade* (1953), [EFR](#)
- *Si j'en crois le jasmin* (1958), éditions Coaraze
- *Les Linges de la nuit* (1974)
- *On l'appelait Rainer : 1939-1945* (1994), entretien avec [Gilles Plazy](#)
- *Bleuette* (2004)

## Reportages

- *Ce que j'ai vu à Bizerte* (1961), supplément à [L'Humanité](#),<sup>o</sup> 5265 du 2 août 1961
- *Merveille et douleurs : l'Iran* (1963), récit publié en 1963 dans [L'Humanité](#)<sup>o</sup> [3](#)
- *De votre envoyée spéciale...* (1964) Avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso. Prix 1965 de l'Organisation internationale des journalistes.
- *Dans les maquis "Vietcong"* (1965) Réédition commentée par Philippe Devillers et Madeleine Riffaud.
- *Au Nord-Vietnam : écrit sous les bombes* (1967)

## Poésie

- *Cheval rouge : anthologie poétique, 1939-1972* (1973)
- *La Folie du jasmin : poèmes dans la nuit coloniale* (2001)

## Contes

- *Le Chat si extraordinaire : contes du Viet-Nam*, dessins de Ragataya, Paris, éditions [La Farandole](#), 1958

## Traduction

- Nguyễn Đình Thi, *Front du ciel (Mặt trận trên cao)* (1968) Roman adapté en français et préfacé par Madeleine Riffaud.

## Filmographie

- [1965](#), *Dans le maquis du Sud-Vietnam*: Film documentaire diffusé par [5 Colonnes à la Une](#) le 5 février 1965, dans lequel elle apparaît.
- [2004](#) : *Avoir 20 ans en août 1944*, réalisé par Jorge Amat et diffusé sur France 27
- [2005](#) : *Témoins de la Libération de Paris*
- [2010](#) : *Les Trois guerres de Madeleine Riffaud*, documentaire de [Philippe Rostan](#) Le film a remporté une Étoile de la [SCAM](#) en 2011 et le grand prix du festival du cinéma engagé d'Alger en 2012.